

pain de seigle. Les yeux du mendiant étincelèrent.
— Merci ! Marannelé, merci !

Il se signa et mordit dans son pain avec un terrible bruit de mâchoires.

— Hélas ! pensa la veuve, ne dois-je pas rendre aux malheureux le pain qu'une main charitable a tendu à mon Fritz quand la faim le torturait ? On a eu pitié de lui. Je dois avoir pitié de cet homme.

Jean-Georges, de son côté, regardait la pauvre mère et pensait :

— Elle est bonne femme, au fond la Marannelé. Cependant quand elle tenait le sergent dans ses griffes, mille diables ! on eût dit une lionne en colère. Il lui a fallu un grand coup de poing pour la faire lâcher. Elle l'a vuider sa tasse d'un seul coup.

La veuve s'empressa de la lui remplir. Tout en portant de nouveau la tasse à ses lèvres avides, il murmura entre deux gorgées :

— Reconnaît-elle le visage du bon génie qui l'a tirée cette nuit du ravin ?

Puis, comme s'il eût voulu s'en assurer :

— Vous êtes encore heureuse, Marannelé, d'avoir pu, malgré tous vos malheurs, conserver cette cabane pour abri.

Quand son vieillir en être réduit, comme moi, à passer souvent la nuit dans le creux d'un arbre, sous un tas de paille ou derrière une haie, c'est malsain en diable !

— Chacun a ses peines, Jean-Georges, répondit doucement la mère de Fritz. Le riche souffre comme le pauvre dans sa santé, dans son esprit et dans son cœur.

— Ce sont là des maximes bonnes pour un prédicateur, mère Wendel ; mais il est doux, je vous assure, de coucher dans un bon lit et de trouver son déjeuner prêt en se réveillant.

— Il est des riches qui se réveillent dans une mare de sang, Jean-Georges Beck.

Le mendiant palit.

— Marannelé, dit-il de sa voix railleuse, nous devons être indulgents aux fautes les uns des autres. J'ai dormi l'autre nuit dans le voisinage de la grotte d'Egelsthal, et de minuit à deux heures du matin le froid était terrible.

La Marannelé, fronçant le sourcil et regardant fixement le vagabond :

— Ceux qui ont eu froid cette nuit-là, Jean-Georges Beck, ont pu se chauffer au point du jour à la métairie de mon voisin Gaspard Melzeno. Il y avait de ce côté-là bon feu, un feu à se réjouir toute la bande de Satan, si j'en crois ce que m'ont dit Jorgli le bûcheron et Jockel le marchand de chevaux.

— Et moi, aussi, ajouta la veuve, sans le quitter du regard.

Comme elle se tenait debout, devant lui, le poing appuyé sur la table :

— Tiens, dit-il en touchant du bout du doigt le poignet de la Marannelé que rayait un cercle bleuâtre, qu'avez-vous donc là, femme ? on dirait d'une meurtrissure.

— Oui, je suis tombée ce matin en allant chercher de l'eau dans ma seille, et j'ai failli me fouler le poignet.

Jean-Georges sourit.

— Heureusement, vous connaissez le moyen de raccommodez ces maux-là.

— Ça se raccommode bien tout seul, répartit la veuve.

— Elle posa à son tour le doigt sur l'épaule du mendiant.

— Mais il n'en sera pas de même du trou que je vois à ta blouse, continua-t-elle avec un sourire ironique.

— Un trou ! répéta Jean-Georges, visiblement ému.

— Ah ! Répète ! dit la Marannelé, porte une trace de brûlure plus large, que la main n'aurait pu le faire.

— Bah ! je me serai brûlé, j'en allumant ma pipe.

— Oui, peut-être, répondit la Marannelé.

— Tu es bien imprudent, Jean-Georges.

Et elle alla s'asseoir en face du vagabond.

Il se fit alors un instant de profond silence, pendant lequel leurs regards se croisèrent à diverses reprises.

Le mendiant paraissait fort soucieux, et inquiet.

La veuve Wendel était impassible. Tout le compte elle se le voyait.

— Quel seigneur ! dit-elle, de nouveau dans le village ?

— Où est-elle ?